

# **L'Edition Musicale Vivante**

---

## **Sommaire**



LA TURBO-COMPRESSION DE LA MUSIQUE, par P.-O. FERROUD ■ UN PEU D'ACOUSTIQUE : LE PHONOGRAPHE : ENREGISTREMENT ÉLECTRIQUE, par Ph. Le CORBEILLER ■ EN MARGE D'UN CONFLIT : POINT DE VUE, par A. MANGEOT ■ DÉFINITION, par GRUNBAUM-BALLIN ■ CRITIQUE DES DISQUES par Emile VUILLERMOZ ■ LES DISQUES DE CHANT, par Maurice BEX ■ LES DISQUES DE VIOLON, par Marc PINCHERLE ■ Nos Échos.



## **La turbo-compression de la Musique**

par P.-O. FERROUD

---

Qu'il me soit permis de revenir sur une expérience récente, dont on a beaucoup parlé, et dont il ne semble pas qu'on ait envisagé suffisamment tous les aperçus qu'elle projette sur l'avenir. Il ne s'agit pas moins d'une révolution en miniature, d'un essai qui déborde déjà des limites du laboratoire, qui pose d'emblée des problèmes d'ordre très divers, et dont l'importance aura tôt fait de croître, même à bref délai.

Les établissements Polydor ont publié donc une version nouvelle du *Freischütz* de Weber, qui a pour caractéristique de tenir à l'aise sur huit faces de disques sans que le nombre des spires soit augmenté pour cela, sans que son audition dure guère plus d'une demi-heure. Et pourtant, vous avez là tout l'essentiel de la partition, tout ce que vous auriez pu en retenir, avec la meilleure mémoire du monde, si vous aviez assisté à la représentation de l'ouvrage à la scène.

Il est vrai qu'on a pratiqué libéralement le système des coupures, que l'on a élagué toutes les redites, tous les refrains que l'action justifie, mais qui pèsent sur sa vitesse, bref,

que sans rien sacrifier d'indispensable, on a équarri non seulement les arbres de la forêt, mais le Robin des Bois lui-même.

Avant d'aller plus loin, remarquons la hardiesse d'une telle initiative. Elle nous viendrait d'ailleurs que de l'Europe Centrale, qu'elle soulèverait déjà les commentaires. Elle est d'autant plus audacieuse que ceux qui s'y sont risqués ont dû être nourris, j'imagine, des grandes traditions allemandes qui ont couru le XIX<sup>ème</sup> siècle, et qui ont prétendu imposer le respect des textes, en matière de critique, poussé presque jusqu'à la superstition. Que deviennent ces « lourdes compilations » que l'on reprochait aux humanistes d'Iéna ou de Heidelberg, ces thèses illisibles, à force de documentation, dont il était de bon ton de se gausser chez nous ? Que devient cette manie Wagnérienne des « intégrales » en quatre journées ? Ceux-là mêmes qui ont érigé l'idole sur son autel savent aujourd'hui son piédestal, et, après avoir institué le culte de l'Ensemble, nous initient à l'adoration de la Substance. La Qualité, chez nos voisins, aurait-elle le front de s'ériger sur les décombres de la Quantité ?

Quel Edgar Poë dégagera la poésie de ces symboles ? Quel dialogue de Monos et d'Una nous apportera l'explication de cette transmutation de toute une philosophie ?

Il vous semble que j'exagère ? Mais non. Tout est dans tout, et l'avènement de cette série de quatre disques, d'allure anodine, est peut-être destiné à bouleverser bien des choses.

On n'a d'ailleurs pas manqué de s'en émouvoir, et promptement. Sans même s'en tenir particulièrement au *Freischütz* de Polydor, sur lequel la majorité s'est accordée à donner une opinion favorable, on a essayé de voir plus loin, afin de mieux voir. Pour beaucoup, il y avait sous ces apparences un scandale latent dont seule une dénonciation énergique pouvait venir à bout.

Les motifs de condamnation étaient nombreux. Le plus grave, dans l'ordre absolu, c'était la mutilation des œuvres, et vous imaginez tous les arguments qu'un rhétoricien habile peut développer dans un tel réquisitoire. C'est tout juste, et encore je n'en suis pas bien sûr, si l'on ne songeait pas à faire appel à la puissance des corps constitués de l'Etat, à déposer une motion sur le bureau de la Société des Nations, pour supplier qu'on mette ordre à tant d'impiété.

En second lieu, et là les conclusions étaient plus recevables, on faisait ressortir que beaucoup d'œuvres, et non des moindres, ne livrent leurs secrets qu'avec une sage lenteur. Sans même supposer que leur beauté était dissimulée sous une gangue vénérable, il pouvait arriver qu'elle fût éparsée à travers la masse : il semblait dès lors difficile de la concentrer par les méthodes communes d'évaporation, sous peine de volatiliser les essences les plus précieuses, qui sont souvent les plus subtiles.

« Réduirait-on » un mouvement de quatuor de Mozart ? Une fugue de Bach ?

Enfin, dernier grief, on s'élevait contre l'arbitraire qui, nécessairement, devrait s'exercer dans des opérations de cette sorte, contre les enchaînements que des arrangeurs

peu scrupuleux seraient bien obligés d'improviser pour faire des « soudures », et qui aboutiraient au triomphe du genre que Tavan et quelques autres « fantaisistes » ont illustré.

On ne saurait contester la justesse en soi de ces protestations. Mais la vie n'est pas faite d'absolu, et il n'est guère d'arguments auxquels on ne puisse répondre par des arguments meilleurs. Dans la balance, l'avantage finit par peser plus que les inconvénients, et, puisque nous avons donné la parole au ministère public, il nous faut écouter maintenant la voix des avocats. Elle n'est pas moins persuasive.

A tous ces défauts si durement tancés, on objectera, en premier lieu, que le choix que l'on propose ainsi à l'auditeur, et qu'une firme phonographique a un intérêt même commercial à faire le meilleur possible, permet à ceux qui n'ont que des loisirs comptés de goûter un plus grand nombre d'œuvres, puisqu'ils n'en absorbent que le suc, et d'étendre ainsi leurs connaissances.

Au reste, pourquoi s'ériger ici contre une pratique qui est courante ailleurs ? Le système des « morceaux choisis », où, si l'on préfère, des anthologies, des florilèges, a été de tout temps en honneur, depuis qu'il y a des hommes... et qui pensent qu'ils ne sont pas des Pic de la Mirandole. Ces résumés, ces *selectæ*, existent même dans les classes. De siècle en siècle, quelque déplorable que cela soit, on sera tenu d'y recourir davantage. Montaigne avait dû déjà choisir entre les Grecs et les Latins. Pauvres de nous, qui devons choisir entre eux, Montaigne et tous ceux qui ont écrit depuis !

Ce qui doit nous consoler, c'est que, du point de vue philosophique, il y a toujours eu des vérités et des beautés éternelles et d'autres dont la fonction est d'être transitoire. Le rythme de la vie s'accélère, le temps dont nous disposons pour nos loisirs diminue en proportion. Cette usure, cette consommation, est la rançon de l'accroissement de vitesse qui est présentement le lot de l'humaine engeance. Quant au moteur, il n'est plus alimenté par de l'air normal, mais par un mélange turbo-comprimé, plus riche en oxygène !

J'ai déjà dit, à propos de l'évolution du jazz que celui-ci nous avait enseigné à nous exprimer vite, à entrer dans notre sujet sans tourner autour du pot, à en sortir à point, habilement, en évitant de nous fracasser l'occiput contre les parois, par suite de la force centrifuge.

Au lieu de pleurnicher contre des amputations sévères, mais chirurgicales, et par conséquent opérées dans des conditions que l'on peut espérer d'une antisepsie satisfaisantes, prenons plutôt la résolution de n'écrire rien d'inutile, de haïr le bavardage, la prolixité et la fausse élégance.

Ce devrait être la morale de l'histoire.

PIERRE-OCTAVE FERROUD.